Fatou Diome

Celles qui attendent

roman

RENTRÉE LITTÉRAIRE

Parce qu'elles savent tout de l'attente, elles connaissent le prix de l'amour.

Flammarion

VISIT…

LANZAROTE
Caliente.COM

Celles qui attendent

Fatou Diome



Arame et Bougna, mères de Lamine et Issa, clandestins partis pour l'Europe, ne comptaient plus leurs printemps ; chacune était la sentinelle vouée et dévouée à la sauvegarde des siens, le pilier qui tenait la demeure sur les galeries creusées par l'absence.

Coumba et Daba, jeunes épouses des deux émigrés, humaient leurs premières roses : assoiffées d'amour, d'avenir et de modernité, elles s'étaient lancées, sans réserve, sur une piste du bonheur devenue peu à peu leur chemin de croix.

La vie n'attend pas les absents : les amours varient, les secrets de famille affleurent, les petites et grandes trahisons alimentent la chronique sociale et déterminent la nature des retrouvailles. Le visage qu'on retrouve n'est pas forcément celui qu'on attendait…

Fatou Diome est née au Sénégal. Elle arrive en France en 1994 et vit depuis à Strasbourg. Elle est l'auteur d'un recueil de nouvelles La Préférence nationale *(2001) ainsi que de trois romans,* Le Ventre de l'Atlantique *(2003),* Kétala *(2006) et* Inassouvies, nos vies *(2008).*

Fatou Diome vue par Arnaud Février © Flammarion

Flammarion

10-VIII N

Celles qui attendent

DU MÊME AUTEUR

Mauve, avec Titouan Lamazou, Flammarion, 2010
Le Vieil Homme sur la barque, nouvelles, coll. Livres d'heures, Naïve, 2010
Inassouvies, nos vies, Flammarion, 2008
Kétala, Flammarion, 2006 ; J'ai lu, 2007
Le Ventre de l'Atlantique, Anne Carrière, 2003 ; Le Livre de poche, 2005
Ports de folie, nouvelle, dans la revue *Brèves* n° 66, 2002
Les Loups de l'Atlantique, nouvelle, dans le recueil collectif *Nouvelles Voix d'Afrique*, éd. Hœbecke, 2002
La Préférence nationale et autres nouvelles, Présence africaine, 2001

Fatou Diome

Celles qui attendent

Roman

Flammarion

© Flammarion, 2010
ISBN : 978-2-0812-4563-1

À ma grand-mère
Un jour, tu m'as dit :
« N'oublie pas de lever les yeux
Pendant l'attente,
Nos yeux se croisent,
Sur le même soleil,
Sur la même lune. »
Depuis, je te sens toujours
près de moi.
Alors, n'oublie pas,
Ton sourire est le plus beau cap
de ma navigation.

Prologue

Arame, Bougna, Coumba, Daba, mères et épouses de clandestins, portaient jusqu'au fond des pupilles des rêves gelés, des fleurs d'espoir flétries et l'angoisse permanente d'un deuil hypothétique ; mais quand le rossignol chante, nul ne se doute du poids de son cœur. Longtemps, leur dignité rendit leur fardeau invisible. Tous les suppliciés ne hurlent pas.

Silence ! En pays guelwaar, on sait se taire avec l'obstination d'un chasseur à l'affût, et si la mutité n'est pas gage de courage, elle en donne au moins l'apparence. L'orgueil est parfois une tenue d'apparat, l'on ne fera jamais les traînes assez longues, tant les égratignures à couvrir sont nombreuses. Dentelle ! Qu'on nous jette de la dentelle là où la peau ne compte que des trous, l'illusion sera parfaite. Il y a tant de couchers de soleil qu'on apprécie, moins pour leur beauté que parce qu'ils nous sauvent de l'acuité du regard inquisiteur. Rideaux ! Que les rideaux soient opaques n'est jamais un fait du hasard. Les furoncles s'accommodent mieux de l'ombre.

Mères et épouses d'aventuriers, Arame et Bougna ne cachaient rien, elles couvaient tout, comme le flamant

rose son œuf. Certes, les chimères persistaient à danser derrière leurs paupières, mais une mine maussade trahissait par moments la sourde frayeur qui les habitait. Comment auraient-elles pu décrire cela, sans sombrer dans l'abîme du désespoir ? À qui confier cela quand de nombreuses demoiselles prennent la demande en mariage d'un émigrant pour une bénédiction et que la plupart des mères désirent ardemment voir leurs propres fils partir vers l'Europe ?

Silence ! On ne parle pas quand on sème des songes et lorsqu'on récolte de l'or, on le crie rarement sur les toits. Silence ! Certaines peines valent de l'or, dit-on, lorsque leur cause est jugée noble. Or, dans ce territoire du Sine-Saloum, tout est noblesse, mille légendes ne sauraient partir du vide. Le sable est encore chaud, là où Bour Sine Coumba Ndoffène Diouf installait son illustre trône. Le sable du Sénégal est encore rouge du sang des princes guelwaars qui se laissaient exécuter en silence, opposant ainsi leur dernière fierté à ceux de leurs ennemis qui avaient l'exceptionnelle chance de ne pas périr sous leur glaive. Silence ! Dans le Sine-Saloum, les princes savaient se faire obéir d'un regard ou d'un geste discret et on pardonnait mille caprices aux princesses : elles pouvaient, selon leur humeur, ennoblir une servante exemplaire, décapiter un sujet pour une révérence tardive, embastiller un prince étranger par amour et engager le royaume dans de ruineuses noces, mais aucune d'elles n'avait droit aux jérémiades. Car si la parole faisait loi, son abus était l'apanage des faibles. Alors, aujourd'hui, même si la République, loquace, s'époumone à tort et à travers, les

héritières de Coumba Ndoffène Diouf se souviennent toujours de la meilleure des armures : le silence !

Quand dire ne sert plus à rien, le silence est une ouate offerte à l'esprit. Pause ! On peut prier en silence et le Diable ne répétera jamais ce qu'il n'a pas entendu. Perdre un enfant, toutes les femmes peuvent se l'imaginer, même celles qui n'ont jamais enfanté. Mais comment dépeindre la peine d'une mère qui attend son enfant, sans jamais être certaine de le revoir ? Les veuves, on les plaint, on les cajole, on les entoure de compassion. Mais comment s'avouer veuve éplorée, quand on n'a enterré personne ? Les mères et épouses de clandestins ne se confiaient pas, pas facilement, pas à n'importe qui. Elles étaient silencieuses, comme des sources taries ; il fallait creuser, longtemps creuser, ou attendre qu'un motif improbable fende leur carapace et fasse jaillir la parole. Alors, échappées d'elles-mêmes, elles parlaient, ruminaient, discouraient et ne s'arrêtaient plus, car leur inquiétude était infinie et plus impétueuse qu'une crue d'hivernage. Arame, Bougna, Coumba, Daba, des mères et des épouses de clandestins, comme tant d'autres ; toutes différentes, mais toutes prises dans le même filet de l'existence, à se débattre de toutes leurs forces. Chacune était la sentinelle vouée et dévouée à la sauvegarde des siens, le pilier qui tenait la demeure sur les galeries creusées par l'absence. Outre leur rôle d'épouse et de mère, elles devaient souvent combler les défaillances du père de famille, remplacer le fils prodigue et incarner toute l'espérance des leurs. De toute façon, c'est toujours à la maman que les enfants réclament à manger. Féminisme ou pas, nourrir reste une astreinte imposée aux

femmes. Ainsi, dans certains endroits du globe, là où les hommes ont renoncé à la chasse et gagnent à peine leur vie, la gamelle des petits est souvent remplie de sacrifices maternels.

Arame et Bougna, deux mères qui ne comptaient plus leurs printemps, ne démentaient pas cette logique. Chevillées à l'âtre, leurs démarches différaient, mais chacune entendait assumer pleinement son rôle. Et là où beaucoup auraient perçu un véritable servage, elles ne voyaient qu'une mission : maintenir la vie qu'elles avaient donnée. Coumba et Daba, quant à elles, humaient leurs premières roses : jeunes et belles, elles rêvaient d'un destin autre que celui de leurs aînées du village. Assoiffées d'amour, d'avenir et de modernité, elles s'étaient lancées, sans réserve, sur une piste du bonheur devenue peu à peu leur chemin de croix.

I

Arame et Bougna étaient de la même classe d'âge, elles se connaissaient depuis toujours, comme presque tout le monde sur la petite île. Mais c'est après leur mariage qu'elles devinrent amies, lorsqu'elles se retrouvèrent voisines de quartier. Ce n'était pas dit et ce n'était écrit nulle part non plus, mais elles semblaient respecter un code leur interdisant tout isolement. Peut-être avaient-elles flairé qu'un vis-à-vis avec sa propre ombre pouvait s'avérer aussi redoutable qu'un tête-à-tête avec un loup-garou.

Elles se retrouvaient pour aller aux champs ou aux puits. C'était également ensemble qu'elles poussaient leur barque sur les flots, serpentaient le long des bras de mer et allaient couper ce bois de palétuvier qu'elles jugeaient de meilleure qualité pour la cuisine. Un foulard autour de la taille, elles pataugeaient dans la boue, se faufilaient entre les branches, les coups de coupe-coupe rythmaient leur souffle, jusqu'à ce que les fagots remplissent la barque à ras bord. Alors, elles bravaient les courants de la marée haute et ramaient jusqu'au village, heureuses du résultat de leur rude journée. De ce corps à corps avec la nature, elles ne revenaient

jamais sans plaie, car la nature ne donne jamais sans prendre quelque chose en échange : les morceaux de bois enfouis dans la vase leur lacéraient les pieds, les branches lézardaient leurs bras. Mais ce bois, c'était leur gaz, leur pétrole, leur seul combustible. Il leur fallait donc renouveler cette pénible besogne et tant pis si, chaque fois, leur chair meurtrie prenait des semaines à s'en remettre. Comme leurs mères et leurs grands-mères avant elles, elles alimentaient la flamme de la vie et offraient à l'île le spectacle qu'elle avait toujours connu : un combat, où il n'y avait rien d'autre à gagner que le simple fait de rester debout. Il fallait lutter, elles luttaient, vaillamment. Portées par la douceur de l'amour et la persévérance qu'exige le devoir, Arame et Bougna travaillaient sans relâche et veillaient sur leur grande famille comme si de rien n'était.

Rien ne les distinguait pendant les cérémonies villageoises. Elles se faisaient aussi belles qu'elles le pouvaient et participaient aux réjouissances collectives, car aucune d'elles ne souhaitait être la fausse note de la symphonie sociale. Elles avaient des raisons pour ne pas chanter, pour esquiver la danse et même économiser leurs sourires. Mais elles chantaient, dansaient et riaient exagérément, comme rient ceux qui se retiennent de pleurer. Leur blues, immense, elles le taisaient, comme on cache un méchant furoncle, par pudeur. Mais en dépit de leur discrétion, les fuites étaient inévitables ; or, sur une île, qui souffle dans une oreille ventile toutes les autres. Lorsque les deux amies quittaient une assemblée, on n'entendait pas que le froissement de leurs boubous amidonnés : leur histoire

alimentait toutes les discussions et passionnait les adeptes de la chronique sociale.

Dans ce fief de la polygamie, Arame jouissait d'un rare statut : elle était épouse unique. Malgré un tel privilège, aucune femme de l'île au courant des arcanes de sa biographie ne lui enviait son sort.

Arame n'avait eu que deux fils, mais elle n'en était pas moins écrasée par le poids de la famille : son aîné, qui était pêcheur, avait péri trentenaire dans une tempête, lui laissant une nombreuse descendance sur les bras. Encore jeunes, les deux veuves du pêcheur, après la période rituelle de réclusion, étaient parties refaire leur vie ailleurs, abandonnant leur progéniture à leur belle-mère. Les gardiens de la tradition avaient tout tenté pour appliquer le lévirat, mais Lamine, frère puîné du défunt, refusa de s'y plier. Et même si elle redoutait la dispersion de ses brus, la pauvre Arame aimait trop son second fils pour lui imposer pareil sacrifice. Non seulement Lamine était plus jeune que ses belles-sœurs, mais son bref passage à l'école française lui avait ouvert les yeux sur un autre mode de vie qui le séduisait davantage. La polygamie, il n'en voulait pas ; chauffer la couche d'une épouse qu'on n'a pas choisie lui semblait encore plus insupportable. Et sa mère ne le comprenait que trop, elle qui, à quarante-neuf ans, maudissait encore ses propres parents, en mitonnant des soupes au potiron pour Koromâk, le grabataire qui lui servait d'époux. Plus Arame se souvenait, plus elle soutenait son fils. Elle avait à peine atteint sa dix-huitième année, lorsque, sans la consulter, on accorda sa main à Koromâk, un monsieur du même âge que son père. Depuis, supporter ce mariage

fut son héroïsme du quotidien. Maintenant que Koromâk, vieux et malade, était devenu son fardeau, elle découvrait un autre supplice : l'obligation de prendre soin d'un être qu'elle avait toujours détesté. Non seulement elle s'y astreignait, mais elle feignait même la compassion, par respect pour les deux fils qu'elle lui avait donnés. Dire qu'aucun d'eux n'était plus là pour l'apaiser ! Cette pensée, qu'elle refoulait autant qu'elle le pouvait, remontait et s'imposait à elle, à l'improviste. Alors, les yeux en flottaison, elle s'isolait un moment et invoquait, par réflexe, un dieu auquel elle ne croyait plus. Les soucis étaient nombreux à malmener son cœur, mais l'ange Gabriel n'était jamais venu proposer un agneau pour la sauver. Aussi, dès qu'elle retrouvait un peu de calme, elle minimisait sa douleur et, avec la résolution d'un général japonais, faisait face aux difficultés du jour. Vivre, elle n'en pouvait plus, mais l'impossibilité d'abandonner ceux qui vivaient grâce à elle la tenait en alerte permanente et requérait toutes ses forces. La survie des autres, c'était son sacerdoce.

La survie, justement. Partout elle demande un effort, mais il est des contrées où l'on côtoie tellement la mort que la survie elle-même semble un pied de nez fait à la vie. Ici, le nécessaire vital s'acquiert au prix d'une âpre lutte qui comporte tous les rounds de la condition humaine. Sur ce coin de la planète, où les maigres productions journalières sont destinées à une consommation immédiate, la sérénité du lendemain n'est jamais garantie. Le pêcheur compte sur sa future prise et l'agriculteur attend tout de ses semailles. Les seuls investissements disponibles pour tous sont le courage et les litres de sueur. Chacun sait ce qui lui manque et

se doute bien que son sort est loin d'être exceptionnel. Alors, au lieu de râler devant plus souffreteux que soi, on mord le mouchoir, on garde la foi et on trime du matin au soir. Pour beaucoup, vivre se résume à essayer de vivre.

Les mères et épouses de clandestins traversaient les aubes comme on descend dans l'arène. Dans une région où l'espoir des familles dépend encore des bras disponibles, celles dont les fils étaient partis faire fortune ne pouvaient compter que sur elles-mêmes. Beaucoup de gaillards, restés au village, rechignaient à leur prêter main-forte : ils n'allaient quand même pas boucher les trous laissés par ceux qu'ils enviaient ! Les mères et épouses de clandestins se tuaient à la tâche, gagnaient des miettes et trouvaient d'innombrables astuces pour sustenter leur marmaille. Leur vœu le plus cher était de ne jamais déranger personne avec une quelconque demande mais, parfois, l'estomac de leurs petits exigeait plus que le courage d'une mère. Épouvantées par le fond vide de leur marmite, elles sortaient, puis revenaient les bras chargés de victuailles et les épaules basses, écrasées d'affront. Bien que cette réalité leur fût commune, chacune essayait de cacher aux autres ses périodes de vaches maigres. On peut souffrir de la gale, mais de là à se gratter l'aine en public, il y a une marge à ne pas franchir. Arame déployait sa propre stratégie, mais, parfois, les plis de son visage la trahissaient, car on y lisait : jour de carence, jour de désarroi, jour de crédit, jour de honte.

Ce jour-là, pour la énième fois au cours du même mois, Arame allait rallonger la liste de ses dettes chez le boutiquier du quartier. La cloche de l'école primaire

avait déjà sonné la fin de la récréation. Les enfants avaient réintégré leur classe et la prochaine cloche les jetterait dans les ruelles du village avec une furieuse envie de s'empiffrer car, pour eux, midi ne signifie rien d'autre que manger. Les enfants ne perçoivent guère la durée du processus qui met les repas à portée de leur gourmandise. L'enfance, c'est le privilège de se nourrir sans se demander d'où ça vient. On doit manger, il faut qu'il y ait à manger, c'est tout. Et les mères portent le poids de cet impératif. « Plus tard, mes enfants veilleront sur mes vieux jours », spéculent-elles, alors que la précarité de leur existence les condamne presque toutes à une mort précoce. Mais ça, elles n'y pensent pas, ne veulent pas y penser, sinon elles n'auraient plus la force de porter leur croix.

Beaucoup de cuisines fumaient, lorsque Arame saisit sa calebasse et se faufila entre les cocotiers, sans les voir : ses jambes la portaient mécaniquement vers son but. Au bout de quelques minutes, elle ralentit le pas. Sous l'ombre généreuse d'un fromager, des hommes, assis sur des nattes devant une boutique, jouaient aux cartes avec le commerçant. Un peu à l'écart, une femme rafistolait un drap ; une autre coiffait sa fille, mais toutes deux gardaient un œil vigilant sur la ruche des tout-petits qui s'agitaient à côté. Après avoir chaleureusement salué tout le monde, Arame franchit le seuil de l'épicerie, dans l'espoir d'être promptement rejointe par le boutiquier. Elle voulait l'entretenir discrètement de l'objet de sa visite. Mais le gars était coutumier du manège : d'ordinaire, les acheteurs ne se gênaient pas pour énoncer publiquement leurs souhaits, seuls les débiteurs le devançaient et s'introduisaient dans son

local avec cette mine de conspirateur. Comme il tardait à venir, Arame se fit violence, revint sur ses pas et déclina ses doléances d'une voix timide, mais audible par tous.

— Abdou, je voudrais juste deux kilos de riz, les petits vont bientôt rentrer de l'école et je n'ai rien laissé à la maison. Je te réglerai ça bientôt, s'il plaît à Dieu.

Le commerçant était un homme très pieux, mais avec des clientes telles que cette femme, il en arrivait parfois à douter de la puissance divine. « S'il plaît à Dieu, s'il plaît à Dieu… » Il faut croire que rien de ce qui concernait cette bonne femme ne plaisait à Dieu, car depuis tout ce temps qu'elle l'invoquait, elle n'avait jamais pu régler la totalité de son ardoise. À peine avait-elle commencé à payer, qu'elle reprenait encore plus que ce qu'elle devait. En dépit du chapelet enroulé autour de son poignet, Abdou n'était pas d'humeur charitable ce jour-là ; mais le nom de Dieu mêlé à la demande et toutes ces oreilles qui avaient entendu la sollicitation malmenèrent sa conscience. Il se souleva avec la lourdeur d'un éléphant, traîna les pieds, passa devant Arame, sans lever les yeux sur elle, se posta derrière son comptoir et pesa le riz avec une implacable précision : deux kilos, sans un grain de trop. Il avait deux sortes de riz ; un d'excellente qualité, long, parfumé, et un autre, brisé, moins cher, mais plein de petites pierres noires qu'il fallait trier ou risquer l'ulcère. Abdou n'avait pas hésité entre les deux et Arame n'avait pas eu l'outrecuidance de choisir, elle savait quelle catégorie correspondait à sa situation. Au moment où Abdou vidait le plateau de sa balance dans la calebasse, Arame ajouta d'une voix mielleuse :

– Et un savon de Marseille, pour laver le linge, mes petits-enfants n'ont plus rien à se mettre. S'il plaît à…

— Oui, oui, je sais, *s'il plaît à Dieu* ! Mais quand est-ce que ça va enfin plaire à Dieu ? Tu devrais d'abord payer tout ce que tu me dois avant de reprendre autre chose. Si personne ne paie, où voulez-vous que je trouve l'argent pour renouveler le stock de cette boutique ?

— Abdou, Dieu est grand, la vie n'est pas facile…

— Certes, elle n'est pas facile, mais elle est difficile pour tout le monde ici. Tiens, voici le savon, mais la prochaine fois, reviens avec mon argent.

— Merci, merci, s'il plaît à Dieu, tu n'attendras pas longtemps. Je t'assure que je viendrai te régler dès que possible. Merci.

« Dès que possible ! » Cela ne rassura point le commerçant. Il savait bien que, dans ce village, cette expression annonce un délai indéterminé ; et même lorsque, las d'attendre, il réclamait enfin son dû, les paiements étaient souvent impossibles. Les sommes qu'on lui versait étaient si dérisoires qu'elles l'irritaient plus qu'elles ne le consolaient. Tous venaient le supplier, un jour ou l'autre, mais parfois c'était lui qui avait l'impression d'être un mendiant, à force de leur courir après.

Arame, cramponnée à sa calebasse, était repassée devant les joueurs de cartes, le sourire timide et les jambes fébriles. À son « au revoir » nasal, tous avaient répondu. L'écho de ce chœur d'hommes fut pourtant d'une faiblesse telle qu'on y percevait un profond malaise. L'affront est une flamme contagieuse, par empathie nous brûlons de la douleur d'autrui. Mais

Mise en page par Méta-systems
Roubaix (59100)

N° d'édition : L.01ELJN000342.N001
Dépôt légal : août 2010